

Lectures du Pérou ⁴

Hors série

BASTA !

64 Autrices péruviennes
contre les violences
faites aux femmes

Nouvelles et
microrécits

iBasta!

64 FEMMES PÉRUVIENNES
CONTRE LA VIOLENCE DE GENRE

LECTURES DU PÉROU 4

Lectures d'ailleurs est un projet culturel et pédagogique initié en 2012 sur le web, afin de réunir le partage des compétences et des apprentissages autour d'une passion commune : la littérature latino-américaine. Les auteurs de fiction cèdent ainsi leurs droits afin que leur œuvre soit traduite par des étudiants en traduction épaulés par des professionnels, puis diffusée gracieusement auprès des lecteurs francophones.

Lectures d'ailleurs fonctionne sur le partage bénévole. C'est un cadeau qui enrichit tout le monde. Que celles et ceux qui y participent soient chaleureusement remerciés pour leur générosité, leur enthousiasme et leur énergie.

Des notes biographiques, des entretiens avec les auteurs, les coulisses de l'élaboration de ces traductions se trouvent sur le blog :
lecturesdailleurs.blogspot.com

Photo de couverture
(cc by) Tomorca

iBasta!

64 FEMMES PÉRUVIENNES
CONTRE LA VIOLENCE DE GENRE

LECTURES DU PÉROU 4

Traduction de l'espagnol (Pérou)
Christiane Félip Vidal
Justine Ladaïque
Hélène Roy-Labbé

Le volume original a été réalisé par
Cucha del Águila
Christiane Félip Vidal

Il a été publié
en 2012
par
les éditions
Estruendomudo

Prologue

Basta !, 100 femmes contre la violence n'est pas un livre quelconque : c'est le cri que 100 femmes ont poussé ensemble pour dire, dénoncer et décrire la violence quotidienne dont les femmes sont victimes au Pérou et ailleurs, car la violence n'a pas de frontières.

Ce sont 100 voix différentes qui nous racontent une même histoire aux multiples facettes, qui va du mépris à la mort en passant par le harcèlement, les coups, le viol, la mutilation et tant d'autres façons de traduire la domination des hommes sur les femmes, telle que notre culture l'a assimilée.

La réponse enthousiaste des femmes sollicitées provient de tous les secteurs sociaux et de toutes les régions du Pérou. Les histoires ont été écrites par des auteures, des poètes, des dramaturges, des actrices, des danseuses, des enseignantes, des journalistes, des publicitaires, des anthropologues, des animatrices sociales, des psychologues, des historiennes, des photographes, des scénaristes, des traductrices, des étudiantes, ainsi que par des femmes victimes de violences. Dans la solitude d'un refuge, elles se sont jointes avec courage à un projet qui avait pour objectif de transformer en fiction leur réalité.

Travail difficile, car le défi était double : s'en tenir au thème de la violence contre les femmes et ne pas dépasser 150 mots. Les femmes l'ont relevé dans un éventail de styles et de tons, avec des anecdotes et des drames, prouvant par là que la mini-fiction est un genre qui, compte tenu de l'intensité propre à la concision, frappe davantage lorsqu'il est question de coups.

Nous souhaitons que *Basta !, 100 femmes contre la violence* puisse forcer aussi bien les portes des foyers

où règne le respect mutuel que celles où les femmes sont victimes de violences, pour rappeler que ce qui apparaît comme un fait presque « banal » alimentant tous les jours les informations est le drame quotidien de milliers de femmes. Nous souhaitons que *Basta !, 100 femmes contre la violence* soit un livre qui gêne et trouble les consciences, un livre qui oblige à ouvrir les yeux et à réagir.

Pour que personne n'oublie que, peut-être, à l'angle de la rue, la violence contre une femme guette, frappe et tue.

Christiane Félip Vidal

Nous remercions tous ceux qui ont cru en ce projet et ont permis sa réalisation. Plus de 100 femmes (mais aussi beaucoup d'hommes) nous ont appuyées de manière désintéressée, pour concevoir, éditer, publier ce livre. Cette anthologie leur doit la vie.

Quelques mots en guise d'introduction à l'édition française

Les femmes latino-américaines entendent bien hisser leur voix dans le concert des luttes féministes. *iBasta!*, 100 femmes contre la violence de genre, projet littéraire né au Chili en 2011, a essaimé en Argentine, en Bolivie, au Mexique, en Colombie, au Venezuela, au Panama, et aussi au Pérou. L'enthousiasme rencontré prouve combien le cri de ces femmes a trouvé une oreille attentive et bienveillante, mais surtout il nous conforte dans l'idée, une saine évidence, que la littérature peut être une « arme » contre les coups, un étendard contre le silence. La volonté de ces femmes engagées consiste en effet à mettre en récit, pour mieux dénoncer, toutes les formes de violence dont elles ne veulent plus pour les sociétés de demain. Conscientes de l'ampleur de la tâche, elles ont choisi un genre littéraire – la micro-fiction – éloigné des canons traditionnels, et permettant l'inclusion de tout.e.s les auteur.e.s, quels que soit leurs origines sociales et leur rapport ou expérience à / de l'écriture. Le résultat est une mosaïque de récits, autobiographiques ou totalement imaginés, qui nouent la gorge et invitent à l'introspection, tant les expériences narrées n'épargnent ni les enfants, ni les femmes, ni les mères, ni les sœurs, ni les filles, ni les petites-filles...

L'anthologie péruvienne, que nous devons à Christiane Félip Vidal et Cucha del Águila, offre une galerie de personnages évoluant parfois dans un contexte local précis – la dictature d'Alberto Fujimori, le terrorisme des années 80, la Lima du XVII^e siècle –, mais comportant à chaque fois une part d'universalité qui les renvoie à la fragilité de la condition humaine.

Basta ! Pérou est le témoignage d'un monde qui prend conscience que la violence de genre est ancrée en lui, et qui décide de libérer la parole, à l'instar de ces initiatives dans les sphères citoyennes – le mouvement *Ni una menos Perú* –, politique – la promotion du hashtag *#PerúPaísDeVioladoras* par deux députées du parti Nuevo Perú – ou encore télévisuelle – la bravade des miss Pérou, donnant les chiffres des agressions sexuelles enregistrés dans leur pays, en lieu et place de leurs mensurations, lors de la finale du concours.

Engagée depuis le début pour diffuser la voix de ces femmes latino-américaines, l'équipe de Lectures d'ailleurs avait à cœur de publier la traduction française de *iBasta! Perú*, car, tout en restant fidèles aux règles du projet initial, ses responsables ont su expérimenter de nouvelles voix/voies. Un homme a par exemple subrepticement relevé leur défi, qui, on l'a compris est bien davantage qu'un simple défi littéraire, en empruntant un pseudonyme féminin. Après l'avoir « démasqué », les coordinatrices de l'anthologie ont malgré tout tenu à intégrer son récit au corpus, envisageant sa participation comme un hommage aux hommes engagés dans cette lutte qui, finalement, n'a pas de sexe. D'autres types de frontières, comme l'éloignement, la pauvreté ou l'exclusion, ont aussi été franchies. Christiane Félip Vidal a recueilli un bon nombre de récits auprès de femmes originaires de communautés rurales, vivant dans un refuge pour victimes d'abus sexuels, et pour lesquelles elle a animé un atelier d'écriture. La traduction française de *iBasta! Perú* ne peut malheureusement inclure la trentaine de ces récits, pourtant essentiels et constitutifs de la version originale, du fait que les victimes protégées par l'anonymat n'ont pu être contactées pour céder leurs droits d'auteurs. Cette amputation du corpus, aussi

difficile soit-elle à consentir, est chargée symboliquement, car elle nous rappelle qu'au-delà de la violence elle-même, sa dénonciation continue de représenter un vif danger, parfois de tuer, aujourd'hui encore.

Nous ne pouvons que féliciter Christiane et Cucha pour cet audacieux cri d'indignation et d'espoir, et contribuer, depuis nos traductions, à le rendre plus audible.

Hélène Roy
pour l'équipe de Lectures d'ailleurs

KARINE AGUIRRE-MORALES

Cendrillon moderne

Recroquevillée sur son lit, elle ferma les yeux pour rêver aux projets qu'elle ne réaliserait jamais.

Au lieu de cela, une mer de souvenirs étranges déferla : l'extraordinaire sculpteur qu'elle avait hébergé sans même le connaître ; dehors, son père s'inquiétant de trouver les bijoux qui apaiseraient sa marâtre ; sa maison transformée en conte de fée par l'artiste ; sa mère morte ; ses demi-sœurs aux seins turgescents raillant sa maigreur ; son fiancé attrapant brusquement le ciseau à bois et le jetant sur elle ; les copeaux rebondissant sur son corps, les murs si fragiles qu'un seul souffle suffirait à les emporter, les cieux du foyer, noirs et orageux.

Cendrillon tremblant,

Cendrillon nettoyant,

Cendrillon souriant, Cendrillon servant,

Cendrillon fuyant...

Au petit matin, elle s'était regardée dans le miroir et s'était trouvée particulièrement vieillie. Dans son état, le prochain prince charmant ne l'embrasserait jamais.

Elle se leva du lit, composa le numéro de téléphone du chirurgien plasticien, se changea et partit.

MARISSA AMADO VARGAS

Juárez

Mini-jupe et ruban de velours bleu autour du cou. L'ensemble lui avait coûté deux jours de salaire, mais elle se l'était acheté. Elle le trouvait super chouette, et l'accompagnait d'un rouge à lèvres foncé presque de la même teinte. Lupe lui avait dit que ça n'allait pas avec son visage rond et sa peau mate. Elle était juste jalouse ! Après tout, elle s'en fichait. Elle rêvait déjà au piercing sur sa petite bouche bleue. Mais ça, ce serait pas avant d'avoir terminé le collège, parce que sa mère n'accepterait jamais : *Non mais, ça va pas, ma fille ! Tu ne vas quand même pas aller travailler comme ça. On va te suivre dans la rue !*

Ce qui devait arriver arriva, et ils la suivirent.

Quand on la retrouva, il ne lui manquait pas un ongle.

Et la coupure avait été impeccable sous le ruban.

SUZANA ARAGÓN REBAZA

Reflét

Regarde-moi, je suis comme toi,
je suis le miroir silencieux
qui recueille les mots que tu ne dis pas
et les pleurs noués dans ta gorge
Je suis le reflet de tes peurs
et de la douleur que tu gardes au fond du cœur.

Regarde-moi attentivement,
que les larmes lavent tes yeux
et que la clarté soit alors une pause
pour raconter ton histoire,
sans douleur ni ressentiment.

Récupère ta voix
afin de ne pas perpétuer
la culture du silence,
l'éducation de l'obéissance,
la compréhension distordue du respect,
la violence de l'abus.

Regarde-moi une fois encore,
écoute l'expression de ton visage,
pardonne, transforme,
parle, chante et joue
et fais-toi la promesse
de ne pas répéter l'histoire.

LUISA FERNANDA ARRIS

Dictionnaire de l'Académie espagnole de la violence

Violence.

(Du lat. *Violentia*).

1. f. Qualité de ce qui est violent.
2. f. Action d'employer la force contre quelqu'un ou de se faire violence à soi-même.
3. f. Action violente contraire à celle qu'on ferait spontanément.
4. f. ACTION DE VIOLER UNE FEMME

« Considérer ce terme comme un substantif féminin dont la quatrième acception implique la femme, est une interprétation sexiste qui normalise le concept de viol du corps féminin et porte atteinte à l'imaginaire collectif. C'est une acception impure qui devrait être reconsidérée. Non, Cervantès, ne propose pas d'en réglementer l'usage. »

Selon l'Institut National de Statistiques et d'Informatique (INEI)*, quatre femmes sur dix sont victimes de violence conjugale. Une moyenne de dix femmes par mois meurt des mains de son conjoint, d'un ex-conjoint ou d'un membre de sa famille.

*INEI : équivalent de L'INSEE (NdT)

ROSARIO ARROYO MORALES

Prends soin de toi

Ils rentrèrent chez eux. Lui, ivre mort, ne la vit pas, mais elle, elle se baissa pour la ramasser. C'était une lettre que quelqu'un avait glissée sous la porte. Avant même de pouvoir la lire, un violent coup sur la tête la fit tomber, face contre terre. Avec le dessus du pied, il la retourna afin de voir son visage: *qui t'a écrit, c... ?*

Elle lui tendit la lettre de la main droite et essuya avec la gauche le sang qui coulait de son nez.

Ce n'est que le lendemain qu'elle prit connaissance du message : « Ma chérie, je pars en voyage dans le nord pour une ou deux semaines. J'espère être de retour avant la naissance du bébé. Prends soin de toi. Maman. »

GLADYS BASAGOITIA DAZA

Violence

Et ce fut de nouveau l'enfer. Le pire, c'était le vieux qui me donnait envie de vomir, avec ses horribles mains cherchant toujours mon corps, tandis qu'elle, elle disait que je ne devais pas crier, ni pleurer, que j'étais une ingrate, que c'était bien mal lui payer le pain qu'elle me donnait. Puis, il y eut ce jour affreux où elle m'enferma à clef dans la chambre du vieux. On aurait dit une bête : mes cris n'y changèrent rien. Je n'avais que treize ans, mais déjà toute cette nausée, toute cette douleur à l'intérieur.

Puis mon corps est devenu un étranger qui grossissait, toujours davantage, tandis qu'ils me regardaient tous avec mépris et en se moquant. Et quand, après m'être tordue de douleur et déchiré les entrailles, je me suis retrouvée avec ce bébé – qu'ils disaient être ma fille – dans les bras, je ne savais pas si je devais l'aimer ou la haïr.

Quand elle m'a raconté cela, j'ai compris pourquoi ma sœur avait l'air d'être la sœur de ma mère. Elles n'avaient que quelques années de différence !

ROSA MARÍA BEDOYA

Ne fais jamais confiance aux hommes

Tersinha avait toujours été jolie et sensuelle. Elle se maria très tôt avec un homme plus âgé et se retrouva veuve à quarante-trois ans. Elle ne voulut pas se remarier. « Ne crois jamais les hommes », nous répétait-elle inlassablement. « On ne peut faire confiance à aucun d'eux ». Et pourtant, un jour, elle fit la connaissance d'Ernesto, le Noir.

Le Noir savait qu'il ne la méritait pas et l'appelait « ma petite reine ». Elle savait qu'il était marié, qu'il était menteur, mais il lui plaisait. Il ne vivait pas avec elle, il ne sauta jamais le pas. Bien des années passèrent, puis elle tomba malade.

Ernesto l'épaula constamment : il lui rendait visite tous les jours, lui apportait ce dont elle avait besoin et... l'aidait à toucher sa pension de réversion. Un beau jour, on ne le vit plus.

— Que s'est-il passé avec Ernesto, ma tante ?

— Ne m'en parle pas...

— ... ?

— Il est parti toucher ma pension et n'est jamais revenu. Je suis une imbécile ! Ça m'apprendra à faire confiance aux hommes !

LORENA BEST URDAY

Ils préfèrent les blondes

Qu'est-ce que t'es bonne, poupée !
Obéissante, ultra douce, ultra silencieuse, toujours prête.

Je m'approche de toi sans faire de bruit (il ne faudrait pas que je te fasse peur). Rien que de te regarder, ça m'excite ; je bande quand je t'ouvre les cuisses et que je peux te voir en entier

(Qu'est-ce que t'es bonne, poupée !).

Tu me plais parce que tu ne bouges pas : tu ne me regardes pas, tu ne me parles pas... Doucement, je te chevauche, je glisse mon membre dur entre tes jambes ; je te pénètre et je JOUIS.

Ne te réchauffe pas, poupée. Tu me plais comme ça : froide et proche.

Certains disent qu'ils préfèrent les blondes. Pour ma part, je préfère les mortes.

CATALINA BUSTAMANTE MÉJICO

Sous le coup d'une violente émotion

Que voulez-vous savoir de plus ?!

Il rentrait ivre, m'insultait : *sale chienne ! Putain !* Il rouait mon ventre de coups de pied : *meurs, bâtard !* criait-il, comme fou.

C'est ainsi que j'ai avorté deux fois.

Ce jour-là, quand je l'ai vu arriver, empestant l'alcool, les yeux exorbités, et me couvrant d'insultes, j'ai compris ce qu'il avait en tête. Il s'est jeté sur moi et a commencé à me frapper. Moi, j'ai soulevé le fer à repasser. Je voulais seulement lui faire peur, mais lui m'a donné des coups de pied dans le ventre. J'ignore où j'ai puisé cette force, toujours est-il que je lui ai asséné un coup sur la tête avec le fer à repasser.

J'ai agi sous l'effet de la peur ou peut-être de la rage. Sans réfléchir, rien que pour défendre mon bébé.

Celui-là, je voulais l'avoir. Je n'allais pas le laisser me le massacrer, comme les autres fois.

Voilà pourquoi, quand il s'est retrouvé allongé par terre, j'ai enroulé le cordon électrique autour de son cou avant de serrer de toute mon âme...

Cette fois-là, j'ai sauvé mon bébé.

Que voulez-vous savoir de plus ?

GRECIA CACERES

Soleil

C'est une longue plainte qui monte du ventre. Comme une voix que personne n'émet. Qui sort toute seule. Qui répond à des milliers d'échos vertigineux. Des souvenirs parmi des étincelles de douleur. Je ne pleurerai pas, répètent ces lèvres gonflées par le sang coagulé. Je ne pleurerai plus jamais. Le regard perdu erre dans la chambre en désordre, l'écran allumé, des photos de famille, des sourires, des vacances apparaissent en silence. Dehors, le soleil attend. Elle prend appui sur ses avant-bras, se traîne jusqu'à la salle de bains. La tête lui tourne. Elle s'agrippe au lavabo. Eau froide. L'eau brûle. Elle ne se regarde pas dans le miroir. Non. Pas encore. Dans l'attente du miracle. Le téléphone sonne encore et encore, les messages qui demandent pardon défilent. Faire taire la plainte. Elle regarde l'heure du coin de l'œil. Courir jusqu'à l'école pour aller chercher les enfants. Un peu de maquillage et des lunettes de soleil. La tête haute. Plus jamais !

ANDREA CÁRDENAS DÁVILA

Comme un objet

Ils m'arrêtent quand je conduis, me laissent leur place dans les files d'attente, ferment les yeux sur mes infractions, effacent une mauvaise note ou une erreur dans mon travail. Il suffit d'un regard, d'une minauderie, d'une épaule dénudée ou d'un tee-shirt échancré. Jusqu'à présent, je n'avais pas compris ce qu'ils voulaient vraiment. Puis, je me suis rendu compte que je n'étais qu'un joli corps. Un objet.

GABY CEVASCO

Dans ses rêves

L'expression sereine de son époux la surprit. Comment pouvait-il dormir après ce qu'il s'était passé ? Elle se regarda dans le miroir. De là où elle était, elle ne distinguait qu'une tache noire à la place de son œil droit, la coupure sanguinolente à l'une des commissures de ses lèvres tuméfiées. L'homme passa laborieusement sur le ventre. Le visage écrasé contre l'oreiller. Elle regarda l'oreiller... elle avait vu ça dans des films... Elle n'avait pas de colère en elle. La haine avait disparu, un jour. Elle n'avait jamais compris comment. Quand elle allait au cimetière, elle ne pouvait pas croire que son fils, son fils unique, était là. Conséquence du coup, de la rage, de la douleur ? Un problème respiratoire, avait conclu le médecin en constatant que le bébé était mort-né. Elle était rentrée chez elle, les bras vides. À présent, le vide se répandait dans toute la maison. Dans son cœur... Elle regarda l'homme, l'oreiller. Ce n'était peut-être pas si difficile que ça. Elle l'avait vu si souvent dans des films...

CAMILA CHÁVEZ

Héritage

Tout le monde dit que j'ai hérité des yeux bleus de mon grand-père Germán, de la peau mate de papi Miguel et personne ne peut nier que je suis la copie conforme de mon père. Mais de ma mère et de mes grands-mères, qu'ai-je hérité ? À présent, je comprends : d'elles, j'ai hérité la peur.

ZELIDETH CHÁVEZ CUENTAS

De petite fille à femme

Au fin fond de sa mémoire, Celinda retrouve le livre où est écrite l'histoire de la romance qui la mena jusqu'à l'autel. Lui, vingt-quatre ans, impétueux, fougueux ; elle, dix-sept ans de virginité et de beauté timide. Dès la première nuit, il s'était appliqué à la dépouiller de ses fausses pudeurs, à enflammer sa luxure cachée, à dénuder ses ardeurs, à la régler sur ses appétits à lui, jusqu'à faire d'elle une femme. Une femme rien que pour lui.

Un jour, alors qu'ils marchent côte à côte, il découvre les regards avec lesquels d'autres hommes la déshabillent, la houle libidineuse que son corps soulève à son passage. Il la regarde avec une moue d'impuissance, une jalousie irrépressible l'ébranle et, furieux, il lui balance : *Petite putain, sans moi, je me demande bien ce que tu serais devenue !*

MARIXU CHOCANO

Portes en acier

Elle regardait dans le miroir les teintes bleutées et violacées de son visage. Lui, il criait de l'autre côté de la porte.

Elle se perdait dans un monde où cette fameuse porte était en acier. Il essayait désespérément de l'enfoncer.

Elle pleurait et il s'énervait en entendant ses plaintes.

Elle passait ses nuits couchée sur le sol de la salle de bains en attendant que la lumière du jour poigne et qu'alors, son mari reprenne ses esprits. Elle priait pour qu'il oublie les menaces proférées dans la nuit, emporté par l'alcool et ses instincts violents. Il oubliait, oui, pour un moment.

Elle caressait alors son ventre, bien décidée à ce que personne d'autre ne vienne au monde pour partager ces nuits-là avec elle.

ANA MARÍA DEL ÁGUILA HIDALGO

Fête

Tu trouves que cette robe me va bien ? demanda-t-elle. Il lui répondit oui. Ce soir-là, il l'autorisa à aller à l'anniversaire de sa meilleure amie.

Elle se maquilla, se parfuma et mit sa robe. Sa fille lui dit qu'elle était très jolie et elle sourit comme elle ne l'avait pas fait depuis longtemps. Des mois qu'il ne la laissait plus sortir.

À son retour, elle sentit une main la traîner à l'intérieur de la maison et lui arracher sa robe. Elle voulut crier et se boucher les oreilles quand il la couvrit d'insultes, mais elle préféra se taire pour ne pas effrayer la petite qui dormait dans son lit.

Il la reniflait comme un chien tout en profanant son corps. Cette nuit-là, il la tua pour la dernière fois. En pleurs, la fillette se redressa dans son lit et tendit ses menottes vers son père en lui demandant de la protéger de son cauchemar.

CUCHA DEL ÁGUILA

Chère Flor,

Voilà bien longtemps que tu es partie. Et pourtant, je me souviens de toi.

Tes chansons résonnent encore dans l'air.

Le rocher où tu t'asseyais n'a pas bougé, le fleuve a grossi, mais ton rocher est toujours là.

Pourquoi as-tu laissé tes fleurs ?

Ne plus les voir orner tes bras, tes pieds et tes cheveux me manque.

Quand tu reviendras, nous irons au bord du fleuve et, ensemble, nous dirons les mots qui attirent les poissons et les dauphins roses. Ces derniers temps, ils ne sortent plus pour jouer.

L'eau est trouble et sale. Davantage de bateaux passent.

Je sais que tu es partie à bord de l'un d'eux.

On t'a trompée pour t'emmener, pas vrai ?

Tous les soirs, je vais sur la berge, voir si tu arrives.

J'espère que tu ne nous as pas oubliés et que, où que tu sois, tu chantes toujours.

P.S. : S'il te plaît, n'oublie pas de me faire parvenir ton adresse par le prochain bateau de passagers pour que je puisse t'envoyer cette lettre.

IRMA DEL ÁGUILA

La danse des hérons

Les femmes bóóraá ont remplacé leurs *jeans* et leurs tee-shirts par des jupes en écorce d'ojé*. Des colliers de graines de huayruro ornent leurs seins nus. Les touristes débarquent, s'installent sur un banc à l'ombre d'une maloca*; leurs objectifs effectuent la mise au point sur les corps des natifs qui s'installent afin de danser l'Ihchúbá. Yoli, une jeune bóóraá, lâche la main de sa mère pour couvrir ses seins. Les flashes heurtent sa peau. Sa mère tire sur sa jupe, lui lance des reproches avec les yeux. Yoli ne sait pas comment résister : elle fixe le sol du regard, laisse retomber son bras et expose son intimité à la vue de tous. Ses doigts cherchent de nouveau ceux de sa mère, un maillon qui l'unit à une chaînette de mamelons d'autres femmes et au grand mamelon Mújpañeque, qui, selon les anciennes, est l'origine de tous les fruits de la terre.

*ojé : figuier (NdT)

*maloca : maison commune de la tribu (NdT)

ROSSELLA DI PAOLO

Couleurs

Il passe à côté d'elle en pédalant sur sa bicyclette bleue. Sans cesser de regarder droit devant lui, comme quelqu'un qui ne pense à rien, il tend la main et emprisonne un sein. Avant même qu'elle puisse faire quoique ce soit (c'est-à-dire, autre chose que devenir subitement et lamentablement rouge de honte), il est déjà loin.

ISABELLA FALCO

La petite poupée Sally

Sally, toi, tu n'es pas la petite poupée du folklore. Ta mère n'est pas non plus celle qui est morte écrasée après avoir enterré sa fille. Toi, tu es Sally, la cadette de Zoila, qui te laissa avec ton père pour élever les enfants d'une autre femme. Zoila, celle qui ne voulait que ton bien, te contempler dans tes petits souliers vernis, ta robe neuve, savourant tes gâteaux du dimanche. Le seul jour où elle te voyait. Elle te serrait fort contre ses seins tombants et murmurait ma jolie fillette, mon bébé, ma chérie. Presque les mêmes mots que ton père haletait chaque nuit comme un animal, quand il chevauchait ton petit corps pour peloter tes seins pubères, baver sur ton ventre plat et te pénétrer jusqu'à épuisement de son sexe en érection. Quelle chance, Sally ! Toi, tu n'es pas la petite poupée morte. Sur les 88 qui se disputent aujourd'hui les trois places quotidiennes à l'hôpital psychiatrique, tu as gagné la tienne.

CHRISTIANE FÉLIP VIDAL

Joyeux anniversaire, Layla !

Layla étouffe la peur dans sa gorge tandis que sa mère, qui connaît bien la douleur, plaque la main sur sa bouche.

Layla serre les cuisses que sa grand-mère, qui connaît bien la douleur, veut écarter.

Sa grande sœur, qui connaît aussi la douleur, lui a dit que le mieux est de fermer les yeux et de penser à quelque chose de beau, comme par exemple avoir huit ans aujourd'hui, ou alors de ne penser à rien, surtout pas à la lame du rasoir.

Layla ne trouve rien de beau à quoi penser. Son esprit est entre ses jambes et sa peur n'est pas belle.

Les lames de rasoir qui sectionnent les boutons pour les empêcher de fleurir ne sont pas belles non plus.

CAROLINA FERNÁNDEZ O.

Elle

Je m'appelle Eulogia. Je suis
originaire d'Accomarca,
un village désormais réduit en cendres.
Si on m'a aimée ? C'est ce que tu veux savoir ?
Oui, on m'a aimée, comme on aime les feuilles
vertes, les petits agneaux
et les graines
qu'on sème.
Moi, je les ai aimés et allaités
avec mon cœur, tu vois,
avec ma tête
et avec mes seins. Et je veux
te dire, je veux que
tu écoutes ma vérité
intérieure : c'était à l'aube
d'un hiver sombre ; les coups de fusil
qui m'ont arraché la prune de mes yeux
m'ont réveillée,
avec une grande douleur, là,
en bas.
Moi, fille de Transito et
D'Eulogio
je veux te raconter :
Ce matin-là,
ils m'ont ligotée et
l'un après l'autre, ils m'ont prise,
transperçant à chaque fois mon corps.
Ils ont égorgé,
déplumé mes bêtes. Mon
fils et mon Ruperto
ont agonisé dans mes bras.

Tu écriras
Tu écriras tout ça, dis ?

Du recueil de poèmes : *Une bougie allumée dans le désert*

VERONICA FERRARI

Ce n'est pas pour nous

Elle détestait les regards lascifs. Inés savait bien qu'elle devait fermer la porte pour s'habiller (ou se déshabiller), et elle trouvait cela injuste. Ses frères, eux, avaient le droit de s'habiller devant tout le monde, de rester torse nu, d'uriner en laissant la porte ouverte, tandis qu'elle, elle devait se protéger des regards qui avaient l'air de découvrir un nouveau paysage qu'elle refusait d'être. *Ce monde n'est pas fait pour nous*, lui dit un jour Mariela. *C'est vrai*, songea-t-elle intérieurement en enfilant son uniforme pour aller au collège, cet uniforme qui ne lui permettait ni de courir, ni de sauter et l'obligeait à rester assise, les genoux serrés, pour qu'on ne voie pas sa culotte pendant les cours. *Le seul avantage d'aller en classe, c'est de voir Mariela*, pensait-elle. *L'inconvénient, c'est d'être obligées d'aller se cacher dans les toilettes pour nous embrasser, nous tenir par la main et rêver ensemble.*

ANA MARÍA GARCÍA

Constat d'échec

Je veux tendre la main pour implorer votre clémence :
Ne m'obligez pas à être forte
Mon poing se lève
Comme un ressort
Sous l'effet de la peur

Chaque nuit, la terreur de ses pas furtifs qui
approchaient de ma chambre perforait mon enfance.
La pire des violences : ses doigts doux sous les draps
de fil blanc. Il murmurait mes contes préférés ; mon
réveil agitait ses aiguilles dans l'obscurité la plus
profonde. Dans la journée, ma mère me grondait :
« Ton père t'adore. Pourquoi le fuis-tu ? »

Je suis avocate pour deux mouvements féministes. Des
audiences à n'en plus finir ; j'appose ma signature sur
toutes les condamnations. L'un après l'autre, ils ont
fini par dévoiler, sans le savoir, leur infâme et totale
mesquinerie. J'ai cru parfois au repentir de certains,
mais tous, dans leurs récits mensongers, m'ont laissé
entrevoir les clés de leur impuissance : je n'ai pu
m'empêcher d'avoir pitié d'eux.

Mais, comment le dire ? Dans quel espace, si ce n'est
celui-ci, parler de l'insupportable misère que de les
croire supérieurs en actes et en paroles, tandis qu'eux,
sans l'être ni jamais arriver à l'être, tentent d'y
parvenir pour leur plus grand malheur ?

MELISSA GIORGIO

Marina

La vague émet son sifflement absent.
Brise nouvelle, tu me réveilles avec son odeur !
Un pressentiment m'asphyxie et annonce qu'il arrive.

Je m'installe et laisse entrer l'oubli.
Douleur.
Un autre voyage humide, sans hâte.

Je m'abandonne, les yeux morts.
Je m'abandonne sans raison ni pourquoi.
Si seulement je pouvais ôter à ma vie
un peu de peur pour calmer ma crainte !

Mon esprit crie et maman se réveille.
Lui, il halète en silence, inondé de sueur.

La vague, ma vague silencieuse,
est lasse de m'entendre me taire.
Il m'a tourné le dos,
s'est retiré.

Il pleut un jour de plus et, celui qui sent la mer,
retourne dans son lit.

DEMETRIA GÓMEZ

Coups de couteau

Un, parce que je t'ai dit que je ne t'aimais plus ; deux, parce que tu as su que d'autres hommes allaient s'intéresser à moi ; trois, parce que je n'ai pas baissé la tête quand tu as crié contre moi ; quatre, parce que tu ne supportais pas que je chante sous la douche, que je m'habille gaiement et que j'aie travaillé avec entrain ; cinq, parce que l'expression de mon visage changeait quand tu rentrais, ivre, des traces de rouge à lèvres sur ta chemise, alors que tu t'attendais à ce que je t'accueille avec tendresse et que je te serve à dîner sans protester ; six, parce que nos enfants se cachaient dans mes jupes, effrayés par ta mauvaise humeur croissante ; sept, parce que ce n'est pas moi qu'on a licenciée et que de ce jour, tu ne paieras plus les factures à la fin de chaque mois ; et tu avais beau voir comment mon corps se vidait peu à peu de son sang, tu t'es acharné et tu n'as plus cessé un seul instant, jusqu'à ce que je finisse par perdre le compte.

MICAELA GONZÁLES PÉREZ

Cri silencieux

Les larmes versées ne suffisaient pas ; mes bras ne pouvaient empêcher le poids de son corps jeté sur le mien. Il me frappait à coups de poing sur le front. N'importe quel objet à sa portée devenait une arme contre moi. Mes jambes couvertes de cicatrices oubliées, une fois de plus rouées de coups, sans compassion. Mes cheveux emprisonnés entre ses doigts.

Je n'avais pas d'autre choix que de me lever quand la nuit s'éveillait sous ses cris et ses injures, de griffer le mur de rage et en signe d'impuissance chaque fois que cet homme que je croyais être amoureux de moi rentrait ivre du travail et se défoulait avec une haine et une perversion que je ne connaissais pas. Mes jeunes enfants pleuraient sans comprendre pourquoi mon corps était toujours maltraité, pourquoi, au matin, mes pommettes portaient des traces de douleur, pourquoi mes lèvres enflées ne pouvaient les embrasser... et pourquoi je suis sereine à présent, allongée sur un lit blanc garni de fleurs... et pourquoi on n'entend plus ma voix.

CECILIA GRANADINO PENALILLO

Prière

Je te salue, Marie, tu es bénie en enfant conçue dans l'amour et le plaisir. Toi, pauvre petite, qui as eu si peur face à la menace de la lapidation, toi, qui, quand ils t'ont proclamée Vierge, as accepté leur vérité. Révèle-nous ton secret. Ne nous jette pas la pierre au nom de ta pureté ; parce que tu le sais, tu n'as pas conçu vierge. Le plaisir dans tes entrailles, la chaleur de ton corps caressé et les baisers reçus en sont témoins.

Que personne ne nous jette la pierre si nous prenons des initiatives quand nous faisons l'amour, ne nous demandez pas, méfiants et castrateurs : Qui t'a appris ça ? Mais montez et descendez de notre mont de Vénus tous les jours, sans étreintes, sans mots.

Combien de femmes meurent sans avoir connu l'amour, un orgasme ? Combien de quasi viols consentis au sein du foyer ?

Combien de petites Maries, âgées d'à peine 12 ans, offertes pour de l'argent à un malheureux violeur ? Lis les statistiques. Prends pitié de nous.

Descends de tes autels, rejoins-nous. Trop de silence ! Amen.

ANA MARÍA INTILI

Non, jusqu'au bout !

I

Jusqu'à ce que la tête sorte, après ça viendra tout seul. Personne ne devait le savoir. Même chose quand sa mère était partie : elle avait neuf mois et n'en eut même pas conscience. Puis elle passa de mains en mains : son père-l'orphelinat-sa grand-mère-les attouchements de son oncle contre de la nourriture.

Pousser, respirer, pousser, respirer...

II

Et d'abord, un enfant de qui ? Des bruits de bottes, des cris confus, des visages recouverts d'un passe-montagne, des mains déchirant ses vêtements.

Pousser, respirer, pousser, respirer...

III

Ça y est ! Maintenant, c'est bon. Elle tira sur la minuscule tête qui sortait d'entre ses jambes, la tordit de toutes ses forces et le petit corps descendit. Elle ne vit ni le visage barbouillé, ni le sexe, n'entendit pas de pleurs. Elle enfonça seulement la minuscule tête sous l'eau. Non, jusqu'au bout ! pensa-t-elle. Elle détourna le visage, le regard vide...

Une mouche survolait la scène.

MARITZA IRIARTE

Statu quo

Le voisinage connaît les habitudes de X, un homme méthodique et routinier. Les fenêtres fermées, la télévision à fond, les Pater Noster et les Ave Maria font partie du rituel, tout comme la sirène de la voiture de police et les lunettes noires de sa femme. Cette nuit-là, un cri brise la routine complice et X s'enfuit en courant, la chemise ensanglantée.

GISELLE KLATIC SALEM

L'artiste

Le rouge éclate au rythme de Pollock, et déjà, il ne peut plus s'arrêter. Il dessine des traits qui se croisent, de fines lignes qui ouvrent des sillons, tandis que jaillit cette douleur peinte. Les crevasses brûlantes palpitent et les textures envahissent la toile. La couleur fuit. L'artiste, c'est lui, et moi, je l'aime à mourir.

ELISABETH LINO CORNEJO

Micaelas

Je délassais mes pieds fatigués dans la rivière quand, soudain, les truites commencèrent à se regrouper pour se lancer sur le rivage. Une étrange force m'empêchait de bouger et de fuir avec elles. Un désir enragé me saisit le cœur : « que la terre m'engloutisse, me recrache ailleurs, dans une autre époque ». Le ciel s'obscurcit, alors qu'un grouillement de vautours déchirait à coups de bec les ventres des truites... qui ne mouraient pas. Le fleuve devint rouge d'infamie. Les vautours bavaient sur mes tresses, ligotaient mes bras et mes jambes, et le cri de mon ventre n'explosait pas dans ma gorge. Je mis ma main squameuse dans le trou de mon ventre et caressai l'endroit où avaient dormi mes enfants avant de venir dans ce monde. Quand je pus enfin échapper à mon rêve, la voix du mépris me cracha au visage : Tu n'accoucheras plus comme une truie !

(*) Au Pérou, plus de deux mille femmes parlant quechua ont été stérilisées contre leur volonté au cours des années 1996-2000, sous le gouvernement d'Alberto Fujimori.

ELBA LUJÁN

Pense, ma sœur

Tu as traversé les bois
les orages et les ravins
et tu as supporté le rugissement
du plus sauvage des animaux
Le chant des sirènes
c'est ta voix qui s'élève
contre le vent
Les dieux descendent dans les abîmes
et toi

 ma sœur
enduite des cendres de tes ancêtres
tu plantes tes pieds sur la Terre
tu bois la joie de ses sources
tu renaiss sous la pluie

Pense, ma sœur
pense avec ton cœur

JEANETTE MATAMOROS

Jeune fille

Jeune fille à la démarche pressée
aux vêtements légers
cheveux lâchés et sourire franc
jeune fille, toi qui marches sans sentir
les regards qui te suivent
dis-moi... où vas-tu ?
connais-tu un endroit où les peines n'existent pas
et où la violence n'a pas droit de cité ?
C'est toi que je chante, si tu tends les mains, je te
suivrai...
Peu importe le chemin à parcourir, à tes côtés, je suis
heureuse...
et quand, avec le temps, tu apprendras ma peine,
n'oublie jamais que tu as été une jeune fille
à la démarche pressée, aux vêtements légers,
cheveux lâchés et sourire franc.

ATALA MATELLINI

Il suffirait de se souvenir

Parce que le cri persiste, résonne, dérange, fane et me trouve ! Ce revers, début de blessure. Ce fleuve sec, enraciné, tyrannique. Il blasphème, énerve, devient revanche !

Un mot lâché est un stylet pointu : il s'infiltré, pénètre la chair à vif. Un mot me transperce, sous la forme d'une échelle secrète, de vibrations infinies. Et je survis, hybride, ancrée dans un sol étranger fait d'amadou et de défi. Brisée en mille morceaux, sans origine.

Je multiplierai par deux les heures, les minutes, les indifférences, et, dans un nœud aveugle, j'allaiterai ma réalité de femme.

OTILIA NAVARRETE

Du rêve au cauchemar

En tant que professionnelle du tourisme, elle travaillait sur des bateaux de croisière. À bord de l'un d'eux, elle arriva aux USA, crut tomber amoureuse, se maria, eut une fille. Apparemment comblée par cette « belle vie », elle ne se rendit pas compte que ce qu'il voulait, lui, c'était une « domestique » péruvienne, toujours prête à servir son maître « yankee ». Il la séquestra. Elle parvint à s'enfuir pour retourner dans son pays avec sa fille et y retrouva un ancien amour : il se droguait, mais elle pensa qu'elle pourrait le faire décrocher. Elle tomba enceinte.

Pendant ce temps, le yankee lui fit un procès pour obtenir la garde de sa fille. C'est à peine si son corps soutient son ventre faible. Le drogué disparut. Les grands-parents paternels attendent que leur petit-fils naisse... Elle donne des cours d'anglais et l'argent que cela lui rapporte suffit tout juste pour un repas qu'elle partage avec sa fille. Elle vit de la charité, dans une petite chambre, avec un ventre énorme et une enfant accrochée à son bras. Deux corbeaux la guettent.

LIZ NAYDU JARA MARTÍNEZ

La réunion

Vraiment réussie ! La réunion est un succès, la famille unie, les amis contents... — *María, ma chérie, apporte les verres.*

Quelle joie ! La nuit est douce, la musique est bonne, pas mal de rumba... — *Diana, mon cœur, sers le repas, c'est l'heure.*

Quel Bonheur ! Tous contents, partout, des éclats de rire, des conversations en pagaille. Rien de plus agréable que ces moments-là... — *Luz, mon amour, fais tourner les alcools.*

— *Un succès, ma puce ! La réunion était vraiment réussie, comme d'habitude.*

Oui, mon amour, répond Inés... en retirant son tablier et s'asseyant, enfin.

JOSEFA NOLTE

La naissance

Le travail dura seize heures, qu'elle passa à imaginer comment serait son enfant. Entre deux contractions, elle somnolait en position semi-assise, attendant qu'un voisin la conduise à l'hôpital dès que les contractions seraient moins espacées.

Vous ne pourrez pas accoucher par voie naturelle, il faudra faire une césarienne, expliqua le médecin en constatant la faible dilatation du col. L'acte chirurgical fut bref. Quand elle entendit les pleurs et qu'on approcha l'enfant de son sein, elle se sentit émue. Trois heures plus tard, elle était déjà dans la chambre qu'on lui avait attribuée.

Son bébé dans les bras, elle marcha lentement dans le couloir à la recherche d'un téléphone public. Elle fit le numéro qu'elle connaissait par cœur pour l'avoir si souvent composé. *Ça y est. Il est né...*, annonça-t-elle d'une voix timide.

CECILIA NORIEGA

Le cas María 0285

Il lui achète une robe, lui vole un baiser. Un bracelet ? Ça vaut une *Deep Throat*. — Pardon, mon amour, ça m'a échappé.

Une nouvelle voiture ? *Une histoire à trois*. On part en voyage quand ? Ils partent ensemble en première classe et, dès le début, il se paye un travesti, seulement pour causer un peu ; toi, tu regardes, c'est tout, allez, ne fais pas la difficile.

Enfin, la maison de ses rêves ! Mais alors, soyons honnêtes sur l'hypothèque ! Échange de couples et puis, un chien dressé – qui ne mord pas, de bonne composition –, le chien bien docile, elle bien docile aussi. On augmente l'hypothèque : on m'a dit, on m'a raconté que ce bordel est distingué, on y va ensemble, parce que moi, sans toi, ces trucs-là, ça m'intéresse pas. Juste pour découvrir, pour voir. Tu préfères que j'y aille seul ? Merde, c'est toujours pareil ! Tu fais ta mijaurée !

Fâchée, María 0285 continue :

Parce que lui, un jour :

Pardonne-moi, je suis fou ! Il part perché sur ses hauts talons, habillé en femme.

María n'aime pas le sexe, dit-il.

SARA PAREDES MANSILLA

Intuition

Je l'ai appris par mon fils. Ma fille le lui avait raconté.
Ça s'était passé à l'école.
Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?
Peut-être parce qu'elle savait que quand j'avais son
âge, il m'était arrivé la même chose.

ALBA PASCUAL BENLLOCH

Douleurs

J'avais quinze ans quand ma mère m'a raconté qu'elle avait été violée au même âge que moi.
Elle n'a jamais fêté ses quinze ans. Moi non plus.

ELEONORA PATIÑO

Les jolies poupées de Carlwarson

Amusées, les jolies poupées de Carlwarson voyagent dans la ténébreuse demeure. Elles y prennent plaisir malgré l'extrême violence familiale. Ce sont des filles seules, des amies qui se déplacent en groupe et logent parfois sur les marches des escaliers – que ce soit l'escalier principal ou celui de service.

Elles dorment quand nous partons au collège et restent éveillées les samedis, dimanches, jours fériés, pendant les vacances d'été, ou quand nous sommes à la maison et qu'il n'y a rien à faire ou qu'on ne nous laisse pas sortir.

Ce sont des espèces de Barbies que nous imaginons en chair et en os. Elles ont de jolies robes. Elles sont gaies : elles rient, chantent, dansent et bavardent. Elles n'ont pas de nom. Ce sont seulement les « Jolies Poupées de Carlwarson ».

CECILIA PODESTÁ

Banquet

Cette nuit, on ne peut dire qu'une chose de moi,
c'est la femme infidèle,
l'adultère qui crie dans le péché,
comme un cochon qu'on égorge après l'amour.

LEDA QUINTANA RONDÓN

Ménarche

Je me revois assise au bord de la lagune de la maison maternelle, à Huasta, en train de contempler les citadelles émergeant d'un tissu verdâtre et d'écouter les petits êtres qui vivent sous l'eau.

Je ferme les yeux et je vois la berge de la lagune se colorer du sang de ma mère qui joue à s'inventer des chemins faits de boue, de feuilles et de boutons d'eucalyptus.

La double menace du ceinturon de mon grand-père scinde ma vision :

S'il t'arrive quelque chose, je te noie dans ces eaux pour n'avoir pas écouté les conseils de ta mère... S'il arrive quelque chose à ma fille, je te tue pour n'avoir pas su la conseiller.

STEPHANY RECOBA VEGA

Châtiments divins ?

J'ai essayé la résignation,
celle qui se reflète dans les rides flétrissant la peau,
celle qui avait fait de moi une experte dans l'art de
renaître si je supportais ce rôle.
Le festival de sourires qui un jour me combla a fui mon
visage,
colorant mes lèvres d'un rouge carmin et mes
paupières d'un violet profond,
tout pour que je retourne à l'école de la rue qui était
aussi médiocre que mon parcours.
Tu m'as appris des bruits qui font souffrir jusqu'à la
gorge et des raisons que même tes propres poings ne
pouvaient comprendre.
Tu dis qu'après tout, nous sommes les seules à saigner
et puis que serais-je devenue sans toi ... ?
Mais, c'est mon corps nu, comme toujours, celui qui git
à présent.
Et pendant ce temps, il n'y a plus d'autres châtiments
divins à tester...

CECILIA ROGGERO

Vera

Vera se cache, fuit. Je la cherche jusqu'à la trouver, réfugiée dans sa chambre. Un foulard blanc couvre son visage, telle une gaze, comme si elle avait honte, comme si ne pas se laisser regarder était une façon de disparaître, de se cacher, comme quand on joue avec un enfant. Vera, que se passe-t-il ? Pourquoi te caches-tu ? Derrière la gaze que je ne parviens pas à retirer, je découvre qu'elle pleure. Je me dis que sa fille chérie lui manque, ou son fils aîné, resté avec son père ; elle pleure parce qu'elle doit se contenter d'envoyer une robe, une poupée, des chaussures blanches, à sa petite Luisa qui grandit sans la voir, sans savoir qu'elle l'aime, sans comprendre qu'un jour, elle a fui parce qu'elle ne supportait plus les cris, les coups à la place des caresses, l'interrogatoire jaloux, le regard capable de tuer.

LADY ROJAS

Le piège

Le soleil brillait et la neige arborait fièrement son manteau scintillant. Elle apportait le petit déjeuner à ses parents. Elle monta et sonna. Son frère entrouvrit la porte en disant, *Tu n'as pas le droit de rentrer chez moi*, et il la poussa brutalement avec sa paluche. Elle dévala sur le dos les cinq marches gelées, et laissa échapper la nourriture en s'agrippant à la rampe. Elle cria *papaaaa*. Le vieil homme apparut en pyjama. *Qu'est-ce qu'il t'arrive ?* lança-t-il, irrité, au benjamin. *C'est chez nous, ici. Entre, ma fille*, puis il ajouta, *Pardonne-lui, il ne sait pas ce qu'il fait*. L'animal furieux regardait sa proie avec colère et la victime, horrifiée, grommelait en dévisageant son bourreau. *Il se drogue encore ? Il est déprimé ? Il n'a ni travail ni espoir, sa vie est un enfer, je ne peux pas le blâmer. Nous souffrons tous*, trancha la mère... En un clin d'œil, l'assaillant prit son manteau et s'enfuit, absous de toute faute. Quel beau matin d'hiver !

TANIA ROMERO BARRIOS

Notre Père, toi qui es sur Terre

Elle

Elle est là, maîtresse de ses dix ans, de sa faute et de son chant

Elle a perdu sa voix la première, à force de prier Notre Père dans

une nuit de poupées cassées
de pleurs étouffés à petit feu

Fermer les fenêtres et les portes

Les oreilles des portes

Les yeux

Elle

Elle paraît avoir cent ans, ou peut-être plus

Ou peut-être moins

Elle a aussi perdu son enfance au milieu des prières

Elle

Écarte les cuisses

Serre les dents

Serre les fesses

Et prie

C'est ma faute, ma faute, ma très grande faute

Ce corps demande à grands cris une renaissance
impure

ALICIA SACO

Questions

Lui ont-ils tous arraché ses vêtements, l'ont-ils injuriée, l'ont-ils tripotée, ont-ils laissé couler leur salive sur son corps innocent ? Qu'a-t-elle ressenti quand le premier la pénétrait, la faisant saigner, avec la douleur de la première fois, mais sans l'amour qui l'atténue ? Peut-être n'a-t-elle pas senti les autres. Je veux croire qu'elle a perdu connaissance et ignoré qu'ils abusaient de son corps et qu'ils la rouaient de coups pour l'empêcher de crier, la couvrant de marques, qui lui rappelleraient, des jours durant, son malheur, dit-on.

Ce que l'on sait, c'est qu'elle a affirmé être tombée ; qu'elle a quitté Lima pour un certain temps, des vacances chez des amies, probablement pour se remettre de l'affront, des coups, de la peur, de l'opprobre sociale, de la perte de sa foi en l'être humain.

MARIELLA SALA

Lotus dorés

Elle est allongée, le pied droit surélevé. Elle a dévalé les escaliers et s'est fracturé les orteils et une partie de la cheville. Elle ne pourra pas marcher pendant un bon bout de temps.

Elle a préféré oublier la bourrade qui a causé sa chute. À présent, elle lit le roman que lui a laissé quelqu'un venu lui rendre visite. Le livre décrit comment faire des « lotus dorés » avec les pieds indisciplinés des fillettes chinoises. Mères et tantes collaborent pour donner corps à ces lotus ; la démarche de moineau pour trouver un bon mari.

Au fil de sa lecture, la douleur redouble dans son pied droit. Elle comprend pourquoi son amie lui a apporté ce livre.

Plus de fleurs de lotus ni de pardons, se dit-elle en regardant son pied comme une offrande. Elle décroche le téléphone et porte plainte.

(micro-nouvelle inspirée du roman de Lisa See *“El abanico de seda – L'éventail de soie”*)

YOLANDA SALA BAEZ

Au pied du toboggan

C'est un toboggan pour femmes qui se croient mûres. Année après année, tu montes l'escalier de l'amour idéal en laissant sur chaque marche des lambeaux d'estime de toi. Tu essaies d'être obéissante, soumise et généreuse, la femme parfaite, née pour se sacrifier et rendre les autres heureux.

Un jour, quand ton mari te lance sur un ton méprisant : « Je ne arrêter de perdre mon temps à essayer parler avec toi, tu ne comprends rien », tu te réveilles et tu découvres que tu as glissé jusqu'au pied du toboggan, que le toboggan est rudement en pente et que, maintenant, tu ne pourras plus remonter.

Tu te crois stupide ; chancelante, tu t'éloignes vers le désespoir. Comme une chatte blessée, tu t'isoles et tu souffres.

Ton esprit est peuplé de visages sages, de sourires francs, d'amies proches, de super femmes que tu admires. Et la solitude recule, parce que tu te souviens que toi aussi, comme elles, tu es une super femme et tu comprends que l'imbécile, c'est lui.

Tu n'as plus besoin de monter de marches.

CLAUDIA SALAZAR

Assiégée

Elle a trouvé les clefs. Elle regarde timidement par la fenêtre. Elle l'ouvre. L'encadrement est poussiéreux. Elle laisse l'air de la rue l'envelopper, fortifier ses muscles, éclaircir sa peau et réparer ses os. On entend des oiseaux, des chiens, des voitures, les voisins. Mais plus sa voix à lui, même si elle brûle encore ses jambes. Huit pas la séparent de la porte. Toujours huit, tous les jours. Chaque pas est inscrit dans sa peau, bien que les positions changent. C'est un territoire balisé. La porte grossit. Un pas de plus et elle sera le vent. Maintenant ou jamais. Le téléphone sonne. Une sonnerie tombe sur sa jambe droite, une autre, très forte, fait fondre son bras, et la dernière s'incruste dans sa tête. *N'oublie pas de repasser ma chemise.* Elle ferme la fenêtre et range la clef dans sa poche. Peut-être demain.

ROCÍO SANTILLANA

Syndrome de Stockholm

Sa maman offrit à SleepingPrincess de jolis seins qu'elle étrenna avec ElMen pour ses quinze ans. Ils s'étaient rencontrés dans l'autobus. ElMen lui mit un doigt et elle, elle lui demanda Keskiteprendsalo ? Mais après, il lui envoya des petits cœurs sur whatsApp et SleepingPrincess se calma. ElMen lui lança Laissebéton, Elmen est un as de l'amour, et ses potes applaudirent dans le parc quand il brama un plaisir que SleepingPrincess ne ressentit pas, même au plus profond de son âme, et encore moins dans ses énormes seins, qui explosèrent entre les doigts bagués et aux ongles crasseux d'ElMen. SlewepingPrincess se réveilla dans un lit de fortune. Sans ElMen. Sans ses seins. Sans sa maman qui voulut rouer ElMen de coups et qui, après l'avoir connu dans le parc, dans l'autobus et dans le lit de fortune, gémit Tékunsalo, et regretta tout. Mais en s'éveillant, SleepingPrincess a dit Moijeseraijamaikommaman.

MARGARITA SAONA

Elle dit basta !

Elle dit attends, elle dit ça fait mal, elle dit lâche-moi. Elle dit non, elle dit arrête, elle dit va-t'en. Elle dit laisse-moi, elle dit sors. Il continua comme si de rien n'était, comme si sa voix, la sienne à elle, ne résonnait pas, n'avait aucun impact. Et elle, elle dit sérieusement basta, basta, basta... ! Lui, il dit tais-toi, ne sois pas bête. Et elle disparaissait sous son poids, humiliée, meurtrie, la conscience endormie. Mais au fond, tout au fond, sa voix intérieure répétait basta, basta, basta ! Puis, elle reprit son souffle...

Entre la douleur, la peine et la honte, cette voix intérieure s'élève et crie BASTA ! Son bras emprisonné lui appartient de nouveau et se rebelle. Il atteint quelque chose, une lampe, retrouve une certaine force. Un seul coup en plein visage. À sa grande surprise, la sienne à lui, qui ne s'y attendait pas, et qui saigne maintenant, mais à la sienne à elle aussi ; soudain déchaînée, elle parvient enfin à échapper à celui qui, un jour, avait prétendu l'aimer.

MARIAURPI SCHNEIDER

Bridge

Le réveil sonne. Je me lève. Il est dix heures du soir, comme d'habitude. Je me lève, prends un bain, me parfume et me maquille. Je mets sur mes lèvres un rouge foncé qui trahit mes intentions. Je m'habille, mets ma mini-jupe, mes bas nylon, mes chaussures à talons, avant de sortir dans la nuit froide et obscure. J'arrive au bar, m'assieds au comptoir, je demande un jus et j'attends... Jusqu'à ce qu'enfin, arrive un étranger qui s'approche de moi et me demande : *Tu veux boire quelque chose ?* Le même cinéma tous les soirs : je lui réponds oui et le tour est joué... C'est ma routine de chaque nuit... Je suis en pleine recherche... Recherche de quoi ? À la recherche du « Bridge » qui me mènera vers une vie meilleure...

MAJU SEBASTIANI CHÁVARRI

Je pars

Alors comme ça, tu veux partir ? Et pour aller où, hein... ? Tu vois pas que t'as plus vingt ans ? Qui va s'intéresseer à toi... ? Me fais pas rire, y a pas meilleur parti que moi pour toi, alors change de tête et occupe-toi de me rendre heureux. Et en silence, s'il te plaît. Tu es bien plus jolie comme ça. Qu'est-ce qu'on mange ?

Tes mots tombèrent tels des coups sourds. Que me disait cet homme qui prétendait tellement m'aimer, m'écrivait des poèmes et garnissait ma chambre de fleurs... ?

À ce moment-là, quelque chose changea en moi et les dernières hésitations que j'avais encore sur les bons moments passés ensemble s'envolèrent. Je pars...

Tu ne méritais même pas un au revoir, mais je t'ai écrit une lettre de sept pages qui a dû dissiper tes doutes. Je n'ai plus jamais eu de tes nouvelles, et j'espère que tu seras moitié moins heureux que je le suis sans toi.

BETTY SOTO

À l'aube

J'attends là, de tout mon être. Je balance mon pied sur la terre et je sens l'énorme forêt devant moi. Je pourrais peut-être échapper aux gardiens ; leur lance à la main, ils attendent jusqu'au lever du jour ceux qui contrarient les ordres de leur Dieu. Maman, ma sœur Meche, ont grandi en ayant douloureusement conscience qu'un jour, leur fille aînée se couvrirait de sang sur cet autel. *Avoir une fille est une malédiction*, disent les gardiens. *Et si elle est la première de la famille, quel malheur !*

Elles approuvent. Pourquoi ? Père affirme qu'il vaut mieux mourir du manque de conviction que de peur. L'aube est sur le point d'enflammer la forêt et les lances se fatiguent. Ma fille, sacrifiée à cause de la mort de quinze singes, ignore que son monde est déjà vaincu par les ténèbres. L'aube est impatiente de faire son entrée, les lances succombent aux premiers rayons du soleil, mon pied gratte la terre avec fougue...

JENNIFER THORNDIKE

Échantillon

Je décidai de commencer une collection. Peut-être serait-ce moins douloureux ainsi. Je la composai d'abord de coups. Les plus fréquents étaient les petits, les presque imperceptibles. Les étranges, les grands, les obscurs, ceux qui me laissaient temporairement incapable du moindre mouvement, étaient ceux que j'appris à valoriser davantage parce qu'ils suspendaient pour quelques jours la routine de la violence. Puis vint le tour des blessures. Ouvertes. Je les classais selon leur forme, l'arme utilisée, le nombre de jours qu'elles mettaient à disparaître, la cicatrice qu'elles laissaient. Personne ne pouvait voir ma collection.

Jalousement gardée, honteuse, mienne.

Je me suis lassée d'être l'unique détentrice de cet échantillon. Tu dois en commencer un, toi aussi. Raison pour laquelle j'ai pris cet objet du quotidien pour te le planter dans le dos pendant ton sommeil. Je vais l'enfoncer jusqu'au fond. Je veux que tu commences ta collection. Et que la blessure que j'ouvrirai et les flots de sang qui en jailliront puissent refermer la mienne.

LORELLA THORNDIKE

Ne respire pas

Ne respire pas, ne bouge pas, ferme les yeux, ferme-les bien, tu es forte. Qu'il ne se rende pas compte que tu es réveillée, que tu sais qu'il arrive, que tu l'entends. Tu respires bruyamment, ton cœur s'accélère sous l'effet de la peur, tes yeux commencent à voir ce qu'ils n'avaient pas vu, ton corps sent encore ce qu'il n'aurait pas dû sentir. Mets tes mains dessous, protège-la... Oui, oui ! Il entre, le monstre est de nouveau là, calme-toi... Il s'en va, non, cette fois, il ne le fera pas. Dors, petite.

Je n'avais que 12 ans et le monstre de ce matin-là ne m'a plus jamais laissée dormir.

PACHI VALLE Riestra

Mauvaise

Mauvaise mère, mauvaise femme. Voilà ce qu'on dit d'elle. Mauvaise parce qu'elle est partie, depuis longtemps, à la recherche d'une vie digne d'être vécue, abandonnant définitivement mari et enfants. Mauvaise.

Mais quelqu'un a-t-il tenu compte des innombrables matins où Juan rentrait alcoolisé, empestant le parfum d'autres femmes ? Ou quand elle ne pouvait même plus tenir le balai tellement les raclées avaient endolori son corps meurtri ? Quelqu'un s'est-il inquiété de ce qu'elle ait été prisonnière chez elle ou qu'elle n'ait jamais pu disposer d'argent, de son propre argent ? A-t-on tenu compte du fait qu'au lieu de regards et de caresses, elle n'a reçu qu'insultes et moqueries parce qu'elle était vieille, grosse, laide et bien loin de ressembler à l'exubérante Amparo Brambilla* ?

Non, personne n'en a jamais tenu compte. Pour tous, elle a été et restera une mauvaise mère et une mauvaise femme. Très mauvaise.

* Vedette populaire sexy (NdT)

LITA VARGAS

Elle n'a jamais gagné le gros lot

Les mauvais traitements ont continué à cause du ticket de loterie. Mois après mois, elle rêvait à tout ce qu'elle ferait quand elle recevrait l'argent de la cagnotte : poursuivre ses études, acheter un billet retour pour elle et sa fille, lui écrire un mot et le quitter... Elle n'a jamais gagné le gros lot, elle n'a pas poursuivi ses études, n'a pas acheté de billet, n'a pas écrit de mot. Sa fille, aujourd'hui orpheline, m'a raconté cette histoire.

MARÍA LAURA VÉLEZ

Monologue d'une femme insuffisante

J'ignore à quel moment j'ai laissé échapper la mélodie de ma nuit joyeuse, pour devenir le bruit d'autres bruits. J'ignore quand mes seins pleins de lait se sont offensés au point de devenir ce plastique que mastiquent tes yeux morts. À quel moment j'ai interrompu le cours de mon engraissement pour qu'il ait honte de lui-même. *Ne t'avise pas de sortir !... tu es écœurante, cochonne !* Quand j'ai trafiqué mes rêves pour devenir un morceau de viande que tu manges tous les soirs, et tous les soirs, et tous les soirs, et tous les soirs... Quand j'ai déterré mes yeux, mes mains, mon calme, pour devenir cette truie qui crie pour toi, pour toi et pour toi.

Je ne crie pas de plaisir,

Je crie de honte !

(...)

À quel moment suis-je passée de la catégorie d'être insuffisant

à celle d'être plus insuffisant encore ?

Tu me fais peur, femme..., tu me fais peur.

(fragment écrit pour la pièce « *Yerma* », une femme qui ne s'habite pas, dont la Première a eu lieu en 2012)

DIANA VISCONDE PONCE DE LEÓN

Indifférence

Elle marchait, les vêtements décousus,
couverte de blessures,
l'âme vide,
elle se sentait perdue,
ne percevait même pas l'air.

Quelqu'un peut-il m'aider ? demanda-t-elle.
Personne ne lui répondit.

Elle mourut.

MARGARITA ZEGARRA FLOREZ

Confidences dans la ruelle (Lima, XVII^e siècle)

Mercedes aborde une Martine préoccupée :

— Ma chère voisine, hier soir, j'ai encore entendu votre mari vous battre.

— Il était en colère parce que je lui ai reproché de s'intéresser à Cecilia.

— Mon Dieu ! Cela arrive donc même chez les nobles. Je lave le linge chez don Iñigo Díez, et sa jeune esclave, Teresa, m'a raconté que son maître la frappait si elle ne couchait pas avec lui et qu'en homme autoritaire, il a aussi fouetté doña Mencía, son épouse.

— Et elle, comment a-t-elle réagi ?

— Elle a demandé le divorce au Tribunal ecclésiastique. La pauvre, le juge l'a envoyée à la Maison des Divorcées.

— Quelle destinée amère que la nôtre ! Que peut bien faire une pauvre femme comme moi ?

— Ma chère voisine, dimanche, allons chez Juana, la Noire, une guérisseuse de Surco*. Elle broiera des feuilles de coca et invoquera les saints, la Vierge, l'Inca et le diable pour que Pedro finisse par détester cette femme et soit plus doux avec vous.

*Arrondissement de Lima (NdT)

Table des matières

Karine Aguirre Morales
Cendrillon Moderne

Marissa Amado Vargas
Juárez

Susana Aragón Rebaza
Reflét

Luisa Fernanda Arris
Dictionnaire de l'académie espagnole de la violence

Rosario Arroyo Morales
Prends soin de toi

Gladys Basagoitia Daza
Violence

Rosa María Bedoya
Ne fais jamais confiance aux hommes

Lorena Best Urday
Ils préfèrent les blondes

Catalina Bustamente Méjico
Sous le coup d'une violente émotion

Grecia Cáceres
Soleil

Andrea Cárdenas Dávila
Comme un objet

Gaby Cevasco
Dans ses rêves

Camila Chávez
Héritage

Zelideth Chávez Cuentas
De petite fille à femme

Marixu Chocano
Portes en acier

Ana María del Águila Hidalgo
Fête

Cucha del Águila
Chère Flor,

Irma del Águila
La Danse des hérons

Rossella di Paolo
Couleurs

Isabella Falco
La petite poupée Sally

Christiane Félip Vidal
Joyeux anniversaire, Layla !

Carolina Fernández O.
Elle

Verónica Ferrari
Ce n'est pas pour nous

Ana María García
Constat d'échec

Melissa Giorgio
Marina

Demetria Gómez
Coups de couteau

Micaela Gonzáles Pérez
Cri silencieux

Cecilia Granadino Penalillo
Prière

Ana María Intilli
Non, jusqu'au bout !

Maritza Iriarte
Statu quo

Giselle Klatic Salem
L'artiste

Elisabeth Lino Cornejo
Micaelas

Elba Luján
Pense, ma sœur

Jeanette Matamoros
Jeune fille

Atala Matellini
Il suffirait de se souvenir

Otilia Navarrete
Du rêve au cauchemar

Liz Naydu Jara Martínez
La réunion

Josefa Nolte
La naissance

Cecilia Noriega
Le cas María 0285

Sara Paredes Mansilla
Intuition

Alba Pascual Benlloch
Douleurs

Eleonora Patiño
Les jolies poupées de Carlwarson

Cecilia Podestá
Banquet

Leda Quintana Rondón
Ménarche

Stephany Recoba Vega
Châtiments divins ?

Cecilia Roggero
Vera
Lady Rojas
Le piège

Tania Romero Barrios
Notre Père, toi qui es sur Terre

Alicia Saco
Questions

Mariella Sala
Lotus dorés

Yolanda Sala Baez
Au pied du toboggan

Claudia Salazar
Assiégée

Rocío Santillana
Syndrome de Stockolm

Margarita Saona
Elle dit basta !

Mariaurpi Schneider
Bridge

Maju Sebastiani Chávarri
Je pars

Betty Soto
À l'aube

Jennifer Thorndike
Échantillon

Lorella Thorndike
Ne respire pas

Pachi Valle Riestra
Mauvaise

Lita Vargas
Elle n'a jamais gagné le gros lot

María Laura Vélez
Monologue d'une femme insuffisante

Diana Visconde Ponce de León
Indifférence

Margarita Zegarra Flórez
Confidences dans la ruelle (Lima, XVIIe siècle)